

Supplément au SOP n° 79, juin 1983

LE CHRISTIANISME ET LA RENCONTRE DES RELIGIONS
ET DES CULTURES

Conférence du patriarche IGNACE IV d'Antioche
à la Sorbonne, le 30 mai 1983

texte intégral

Document 79.A

LE CHRISTIANISME ET LA RENCONTRE DES RELIGIONS ET DES CULTURES

Il est banal de dire que la terre est devenue petite. On en fait le tour en quelques heures, on peut même l'examiner de loin, de la lune ou d'un satellite. Toutes les mégapoles se ressemblent, et l'on porte les mêmes "jeans" à New-York et à Moscou. Pourtant, il faut toujours autant de pas, autant de souffle, il faut toujours aussi longtemps pour gravir la colline près du village. Il faut toujours autant de peines, autant de joies, autant d'années, et peut-être davantage, pour assumer le destin d'un peuple et d'une culture, pour apprendre une certaine manière d'aimer et de mourir. Notre époque est marquée par deux processus qui non seulement se contredisent, mais dont chacun, s'il reste isolé, aboutit à une impasse. L'un est un processus de mondialisation, l'autre, une quête passionnée d'identité et de différence.

L'unification de la planète se fait par l'invasion de la technique et l'affirmation de l'individu. L'une et l'autre ont une origine biblique. L'une et l'autre, dans la dérive contemporaine, aboutissent au nihilisme.

Dans le monde du mythe, l'univers est une manifestation illusoire du divin, ou bien une matérialité mauvaise, ou encore une nature sacrée traversée des signes redoutables du destin : ils s'inscrivent sur les viscères de la victime, sur l'écaille des tortues craquelée par le feu, dans le vol des corbeaux et des constellations...

La révélation biblique pose la consistance propre de l'univers, jardin remis à la responsabilité de l'homme dont Dieu attend qu'il "nomme les vivants". Même partiellement soumis à la séparation et à la mort, le monde reste le miroir de la Sagesse divine, comme un langage entre l'humanité et son Dieu. En Christ, dans l'Esprit Saint l'homme retrouve

pleinement sa vocation de créateur créé. Le monachisme chrétien, dans sa violence première, exorcise le cosmos magique de l'Antiquité. Les anciens conciles, par leur recours à l'antinomie, - qu'il s'agisse du Dieu à la fois un et trine, ou du Christ à la fois homme et Dieu -, créent un type de pensée en tension qui deviendra, à l'époque moderne, le moteur d'une quête scientifique toujours ouverte.

Mais l'univers n'avait été libéré des magies et des peurs que pour être transfiguré. Dans cette perspective, l'Orient chrétien a élaboré une théologie des énergies divines rayonnant du Christ ressuscité et capables d'illuminer toutes choses à travers la liturgie et la sainteté, à travers, peut-être, toute une civilisation liturgique... Il y a eu des moines embrasés par la "lumière thaborique", il y a eu l'art de Nérézi, de Mistra, de Chôra, où l'humain et le cosmique s'affirmaient dans l'incendie sublime du divin, mais c'étaient des lueurs crépusculaires, vite éteintes par le double assaut des Latins et des Ottomans. L'Occident a su accueillir les humanistes byzantins, il est resté fermé à la vision des énergies divines. Saint François a chanté le "Cantique des créatures", et d'autres l'ont fait après lui, mais ils ont été marginalisés par une théologie qui ne savait plus unir le naturel et le surnaturel. Certes le dynamisme de découverte et d'exploration a persisté, mais la nature a été livrée à la seule raison. Or la raison humaine, tout en portant la marque de l'image divine, est en connivence avec la mort quand elle se veut autonome et souveraine. Scientismes et matérialismes divers ont amputé le monde de son mystère, l'homme de sa dimension spirituelle. Même si les meilleurs esprits retrouvent aujourd'hui le sens d'une connaissance ouverte, la science et la technique ont tendance à se développer comme de gigantesques appareils administratifs, livrés à la volonté de puissance et de profit : au terme menaçant la destruction de la nature et le quasi-suicide de l'espèce...

l'autre puissance d'unification, aujourd'hui, est l'affirmation de l'individu. Lorsque des jeunes filles, en Chine, au début du siècle, ont préféré se trancher la gorge plutôt que de se laisser marier à des inconnus, on peut dire que l'affirmation de l'individu l'a emporté sur l'ordre impersonnel des sociétés traditionnelles.

Ici encore, l'origine biblique et chrétienne semble évidente. Le Dieu biblique est un Dieu personnel, qui pose l'homme comme une personne, dans une prodigieuse réciprocité. L'individu apparaît aussi dans la Grèce antique, mais il succombe sous le poids du destin. Antigone et Socrate sont assassinés. Jésus, qui meurt avec tous les assassinés de l'histoire, ressuscite et les ressuscite parce que rien ne peut le séparer du Père. Il révèle en Dieu lui-même la source de l'existence personnelle en communion.

Le ferment de la personne a profondément travaillé les cultures marquées par le christianisme, mais souvent, il faut le dire, contre l'intolérance des chrétientés. Le meilleur de la démocratie en est sorti, limitation et désacralisation du politique, sens du dialogue et du respect de l'autre, définition, toujours à reprendre, des droits de l'homme dont le plus précieux est la liberté de l'esprit.

Là aussi, pourtant, une dérive s'est produite : la crispation piétiste et moraliste des chrétientés agonisantes a mené la négation de leur Dieu, un Dieu vengeur. Et par là, de toute transcendance. Comment alors fonder la transcendance de la personne ? La "mort de Dieu" entraîne la mort de l'homme. La personne s'atrophie en individu séparé et solitaire, prêt, par compensation, à toutes les fusions sectaires. L'idéal démocratique devient un luxe de pays riche, tandis que l'Occident exploite la planète et détruit les cultures traditionnelles.

Ainsi la machine et l'individu unifient la planète, mais l'unifient dans le nihilisme.

Tantôt c'est le nihilisme exalté des grandes idéologies totalitaires : les opprimés du Tiers-Monde, souvent, se reconnaissent dans le marxisme, ils trouvent en lui, quand s'effondrent, sous la poussée de l'Occident, les communautés traditionnelles, une ferveur fusionnelle et disciplinée, alliée, ô miracle, à ce qu'ils prennent pour la modernité la plus moderne et qui n'est en réalité qu'un scientisme pré-critique. Et quand l'oppression s'effondre apparaît une oppression pire, et se révèle le noyau nihiliste de l'idéologie : la volonté de puissance.

Tantôt c'est le nihilisme déprimé de l'Occident et des pays du Tiers Monde où le pragmatisme l'emporte : une sorte de tristesse ontologique, une extinction du courage d'être, et la fuite dans la drogue, dans les paroxysmes de l'érotisme et de la violence, les adolescents qui se suicident et ceux qui deviennent des terroristes froids, pour oublier la dérision et le désespoir dans ces instants de toute-puissance où l'autre est à leur merci.

Face au nihilisme de la mondialisation s'affirme alors une quête passionnée d'appartenance, d'identité, d'enracinement. C'est la recherche, qu'on me pardonne le jeu de mots, à la fois de l'arche et de l'arkhé, au sens d'un principe fondamental. De l'arche : c'est-à-dire d'un abri, du sentiment, - qui trouve sa caricature dans les sectes -, d'être une poignée de sauvés au milieu des ténèbres qui s'épaississent ; de l'arche : c'est-à-dire d'une différence qui défie la non-culture mondiale tout en créant une communion. Et de l'arkhé : c'est-à-dire l'enracinement dans l'originel, dans l'Etre, par la médiation d'une terre, d'une langue, d'une culture, d'un culte. On reconnaît les ultimes et sinueuses méditations d'un Heidegger sur l'union du terrestre et du céleste dans la silencieuse gravité des êtres et des choses, et toutes les formes, si à la mode aujourd'hui en Occident, des philosophies de la différence. On reconnaît la nostalgie de la terre sacrée qui s'exprime souvent dans un recours poétique aux dieux païens, dans l'alliage paradoxale du monothéisme biblique ou cora-

nique et des puissances cosmiques : Elytis, dans sa louange de l'âme grecque, unit "le Pinde et l'Athos", la poésie arabe contemporaine invoque Tammuz, ce dieu syrien de la fécondité, de la terre-femme, un des plus grands poètes syro-libanais de notre époque a pris le pseudonyme d'Adonis, les grands romanciers sibériens évoquent le mystère de la forêt avec accents empruntés à la liturgie orthodoxe.

Ce qui compte donc ici, ce n'est pas directement le spirituel, mais, avec toute son ambiguïté, le culturel. Contre un Occident dont on ne connaît, ou ne veut connaître, que les produits d'exportation, du capitalisme sauvage à la sous-culture américaine, contre un Occident dont les tensions vives, créatrices, sont alors perçues comme éclatement et dislocation, grandit la nostalgie d'une culture organique, totale, unissant harmonieusement le temporel et le spirituel : on le sent bien dans le réveil actuel de l'Islam, dans le mouvement "russiste", en Union Soviétique, dans le mythe de Byzance chez certains intellectuels grecs ... Ainsi s'affirment, contre l'Occident, les "orientes", contre les grandes nations européennes, les cultures régionales, contre l'oecuménisme, ressenti comme une forme de la modernité relativiste et uniformisante, la spécificité de chaque confession chrétienne.

Hélas, cette contestation du nihilisme mondialisant risque à son tour de s'asservir à la mort, et d'abord à la mort de l'autre : car la façon la plus simple d'affirmer sa différence est de le faire contre. Sans parler de la récupération par le marxisme, qui représente en réalité l'acculturation au pire Occident, celui de l'immanentisme scientiste, on voit souvent la religion se transformer en simple dimension de la culture ou du nationalisme, voire devenir elle-même idéologie. On la voit justifier la plus cynique Realpolitik : le Liban en a fait la tragique expérience cet été. Dostoïevski, ce prophète, a génialement décrit cette évolution dans les Possédés, à propos du personnage de Chatov. Celui-ci se lance dans un éloge éperdu de son peuple, le seul, dit-il, qui soit "porteur de Dieu". Alors, devant ce nihilisme aveugle, Stavroguine, qui incarne le nihilisme le plus lucide, demande froidement : "Je voudrais seulement savoir : croyez-vous vous-même en

Dieu ou non ?" Et Chatov "dans son exaltation, balbutie : Je crois en la Russie, je crois en son orthodoxie (on peut facilement transposer, il ^{est} inutile que je le fasse)... Je crois que la nouvelle venue du Messie aura lieu en Russie..." "Mais en Dieu, en Dieu ?" insiste, impitoyable, Stavroguine. "Je .. je croirai en Dieu", répond Chatov. Mais, maintenant il n'y croit pas. L'idolâtrie le guette. L'idolâtrie guette la quête trop passionnée d'identité. Et l'on sait que les idoles ont soif de sang.

Les intellectuels parisiens, il y a quelques années, m'auraient posé ici l'inévitable question : d'où parlez-vous, pour dissenter ainsi sur les cultures et les religions ?

Je réponds paisiblement que je parle à partir du mystère du Christ tel qu'il est déchiffré dans l'Eglise dont je suis membre, et, pour une part, responsable, l'Eglise d'Antioche.

Le christianisme de l'Eglise d'Antioche, comme le Christ lui-même, n'appartient ni à l'Orient ni à l'Occident.

C'est une Eglise de longue mémoire, c'est peut-être aujourd'hui, la plus ancienne communauté chrétienne. A Jérusalem, "mère des Eglises", on trouve certes, aujourd'hui, une Eglise locale trop méconnue de l'Occident. Mais il y a eu discontinuité.

L'Eglise d'Antioche est une Eglise apostolique, fondée par les apôtres Pierre et Paul. C'est là qu'ils se sont affrontés, sur le problème du judéo-christianisme, et seul le premier concile, celui des Apôtres, eut autorité pour surmonter cet affrontement. C'est là que les disciples de Jésus furent pour la première fois appelés chrétiens. Le patriarcat

d'Antioche, aujourd'hui, a son siège à Damas : la ville où Saul devint Paul, où la résurrection du Christ lui fut attestée, quelques années à peine après l'évènement, selon une chaîne de témoignages qu'il rapporte au chapitre 15 de sa première Epître aux Corinthiens.

Dès les origines, ce qui allait devenir le "Patriarcat d'Antioche et de tout l'Orient" occupe une situation de carrefour. Dans le monde romain, mais à sa limite orientale, avec une expansion missionnaire vers l'Est et le Nord-Est. Là se rencontraient le génie grec, le génie sémitique et celui du Caucase : le génie grec qui, par sa rencontre avec l'Inde dans l'empire d'Alexandre et dans la ville qui porte le nom de celui-ci, avait assumé l'intellectualité mystique du monde indo-européen ; le génie sémitique, plus précisément syriaque - le syriaque est resté par places la langue liturgique jusqu'au début des temps modernes et il y a encore, dans l'espace antiochien, des villages où l'on parle araméen -, génie profondément biblique, dont les formes liturgiques continuaient celles de la synagogue ; le génie du Caucase, ce prodigieux carrefour de langues et de cultures aux confins de l'Europe et de l'Asie, et dont les églises, inspirées par Antioche, ressembleront de si étrange manière aux églises romanes de France.

Puis l'espace antiochien, superficiellement divisé par la frontière combien disputée entre Rome et l'Iran, a connu une brève période byzantine. Antioche réalise alors, pour Byzance mais aussi pour l'Occident, la synthèse liturgique de la haute pensée des Pères. Un Romanos le Mélode, né à Homs, un André de Crète, originaire de Damas, plus tard Jean de Damas et Cosme de Maïouma, ont célébré en grec, langue véhiculaire, le "Dieu pathétique" de l'Orient sémitique. Synthèse liturgique, synthèse intellectuelle aussi : au 7ème siècle, un Jean de Damas, un Maxime le Confesseur, originaire du Gôlan semble-t-il, rassemblent les élaborations patristiques en les tournant vers ce qui sera la préoccupation fondamentale de l'Orthodoxie médiévale : la déification de l'homme par les énergies divines. Déification réelle, mais non moins réelle liberté : ici encore l'Orient et l'Occident sont conjoints et dépassés.

Alors est venue la longue coexistence avec l'Islam, de l'Islam ouvert et tolérant des Omeyyades, à la lourde domination des Ottomans. A travers cette prodigieuse rupture culturelle, les chrétiens d'Antioche sont restés fidèles, ils ont même donné à l'Orthodoxie la somme théologique du Damascène et sa défense des icônes, mais ils n'ont jamais connu ce régime de chrétienté triomphante qui, à la fin du premier millénaire, achevait de s'installer dans le monde byzantin comme en Europe occidentale. L'Eglise d'Antioche devait être une Eglise de l'humilité, voire de l'humiliation, sans la gloire, - ni les illusions -, de la première, de la deuxième ou de la troisième Rome...

Dans le cadre de la dhimma, cette protection marginalisante accordée par l'Islam au nom des droits de Dieu, nous avons fait une très concrète expérience de rencontre des religions. L'aspect négatif est évident. Il caractérise les univers traditionnels, qui sont à la fois pleins et clos. Chacun expliquait l'autre en le réduisant. Jean Damascène et ses émules ont vu dans l'Islam une hérésie judéo-chrétienne. Et il est bien vrai que pour l'Islam, c'est Nicée qui a faussé l'évangile, en associant Jésus à la divinité. Pour lui, Jésus est bien le "sceau de la sainteté", mais seulement un prophète, qui sans doute n'a pas été crucifié. Dieu ne saurait avoir un fils, les chrétiens n'ont pas saisi le sens de leurs écritures, seule la révélation coranique rétablit la vérité du christianisme... Pourtant bien des contacts ont eu lieu, la vie est plus forte. Au niveau populaire d'abord, avec tant de manières de vivre et de sentir échangées, avec un sens presque identique de la transcendance, la même confiance dans la Providence, la même humble remise à la volonté de Dieu. Au niveau philosophique, scientifique et technique ensuite, où le patrimoine grec a été communiqué aux musulmans par les chrétiens, où la collaboration ne s'est jamais interrompue, où elle pourrait être si précieuse aujourd'hui pour ordonner le savoir et le pouvoir modernes au service de l'homme "vicaire" ou "image" de Dieu. Au niveau de la plus haute spiritualité, enfin : comment ne pas être frappé par les similitudes entre l'hésychasme chrétien et le dhikr musulman, jusque dans l'usage du chapelet pour l'invocation du Nom divin, ou encore entre la "folie en Christ" des uns et la "folie pour

Dieu" des autres...

Aujourd'hui où la dhimma n'est plus qu'un souvenir, où le Liban maintient, envers et contre tout, sa vocation de pluralisme, l'Eglise d'Antioche est devenue un prodigieux carrefour du monde contemporain. C'est d'abord, et elle se veut telle, une Orthodoxy arabe, un christianisme arabe. L'arabe, depuis des siècles, est sa langue liturgique. Les Arabes chrétiens d'Antioche, et notamment les orthodoxes, ont joué un rôle important dans la renaissance moderne de l'arabité. Ils ont su adapter la langue arabe aux exigences de la pensée moderne. Beaucoup se sont engagés dans les révolutions laïcisantes du 20ème siècle. L'Eglise orthodoxe, au Liban, a adopté une position de paix et de réconciliation, elle n'a cessé de s'interposer entre ceux qui se livrent bataille. Mon prédécesseur, le patriarche Elie, et moi-même, avons été les seuls chrétiens invités à prendre la parole aux conférences panislamiques de Lahore et de Taïef. Le renouveau spirituel, culturel et social dont le vecteur, dans le Patriarcat d'Antioche, est le Mouvement de la Jeunesse orthodoxe, est précieux aussi bien pour les chrétiens que pour les Musulmans : nous faisons un grand effort d'édition en langue arabe, pour faire connaître les oeuvres majeures de la tradition chrétienne et pour présenter, dans le contexte contemporain, l'essentiel de notre foi. Les chrétiens en profitent pour leur cathéchèse, les intellectuels musulmans y découvrent un christianisme qui n'a pas de liens politiques avec l'Occident et qui utilise souvent des catégories qui leur sont familières.

En même temps notre Eglise se trouve, sans la moindre soumission, en rapport avec l'Occident. Rapport longtemps difficile et conflictuel, quand les confessions occidentales envoyaient chez nous des missionnaires qui ignoraient notre identité et cherchaient seulement à détacher de notre Eglise des individus ou des groupes. Rapport de plus en plus fécond, quand nous avons su déceler, à travers l'Occident de la puissance l'Occident de la connaissance, l'Occident de la lucidité, de la recherche inlassable, de l'intelligence. C'est à l'aide d'outils occidentaux, nous le comprenons maintenant, que nous devons préciser et ex-

poser un contenu non occidental, contenu qui, par là, pourra être assimilé par l'Occident lui-même, dans sa propre quête spirituelle. Démarche qui, sur un point précis, résout le problème, que j'évoquais tout à l'heure, de l'universel et du particulier. Car il s'agit en quelque sorte d'allier la recherche la plus aigüe de l'Occident et celle de notre identité dans ce qu'elle a de plus original.

Nous sommes en rapports étroits, enfin, avec l'autre Europe, celle de l'hellénisme chrétien, une Europe presque occultée aujourd'hui entre l'Occident et le monde soviétique qui pratique la sacralisation orientale d'une idéologie occidentale, mais au sein duquel l'Orthodoxie manifeste d'étonnantes capacités de renouveau. La Russie orthodoxe, au 19ème siècle, a favorisé l'arabisation de notre hiérarchie. Nous devons beaucoup aux élaborations de la diaspora russe en France dont nous, qui, culturellement, restons en partie francophones, avons lu les oeuvres en français. Nos liens amicaux avec le Patriarcat de Moscou nous permettent de mesurer à la fois la réalité de la renaissance spirituelle russe et les obstacles qui lui sont opposés. La Faculté de théologie de Thessalonique a pendant des années aidé l'Institut de théologie que nous avons créé au Liban. Divers théologiens de Grèce et de Chypre y enseignent. Quelques-uns de nos moines prient au Mont-Athos.

Cette Eglise carrefour est porteuse d'un christianisme où, plus qu'ailleurs, l'hellénisme, sans perdre sa capacité d'éclairement, a été métamorphosé au creuset de la révélation biblique.

Ce christianisme n'est pas, comme l'en accusait Nietzsche, "un platonisme pour le peuple". Il a le sens de la matière et de la chair. Il met l'accent sur la concrétude de l'humain, sur la concrétude de la terre, tout en insistant sur la gloire divine qui rayonne du Ressuscité. C'est dans la corporéité même de Jésus, c'est dans la beauté même de la terre que se manifeste la gloire. L'homme-en-Christ, sous le vent de l'esprit, est le prêtre de la gloire de vivre. Jamais l'accent mis sur l'histoire, - au contraire -, ne la sépare de l'Apocalypse comme

dévoilement du Royaume. En Christ, le feu qui jaillit de l'essence divine atteint la matière même. "Comme le fer uni au feu devient feu, non par nature, mais par participation, ainsi en est-il de la chair du Verbe incarné", écrivait Jean de Damas, et il ajoutait : "Je ne vénère pas la matière comme Dieu, mais comme remplie de l'énergie et de la grâce divines". Le rôle de l'homme est de déceler et de faire grandir ce germe de vie, ce germe christique, en multipliant les signes du Royaume.

Car l'anthropologie de ce christianisme est unitaire. L'homme tout entier se rassemble, s'ouvre et se dépasse dans le coeur profond, le coeur intelligent, dont notre coeur charnel est le symbole. L'homme trouve dans son coeur l'unité de tout et de tous, la capacité de déchiffrer la gloire de Dieu cachée dans les choses, affleurante dans les visages.

Ce christianisme, enfin, ne met pas l'accent sur le salut individuel conçu comme immortalité de l'âme, mais sur la résurrection des corps, de la chair, du cosmos, sur un immense dynamisme de résurrection dont nous sommes tous responsables.

Pareil christianisme n'a jamais tenté d'enfermer Dieu dans des concepts. Sa théologie est une théologie de célébration, elle frémit de l'impensable antinomie : Dieu au-delà de Dieu s'incarne et nous rejoint dans l'horreur et la mort, Dieu au-delà de Dieu à Pâques ressuscite dans toute la beauté du monde, dans le foisonnement des images et des symboles, dans une expression où la Parole bouscule et dynamise l'icône pour révéler en tout homme l'icône vivante de Dieu. Dieu au-delà de Dieu souffre et ressuscite en nous à chaque instant et nous rend capables de lutter contre toute forme de mort, en nous d'abord, autour de nous, mais aussi, humblement, tenacement, dans la société, la culture et l'histoire.

Et nous voici tendant la main à Rome pour que, dépassant la tentation de la puissance, elle retrouve cette "présidence à l'amour" dont parlait saint Ignace d'Antioche au début du 2ème siècle. Et nous voici

tendant la main aux Eglises de la Réforme, plus particulièrement par notre présence et une activité multiple au sein du Conseil Oecuménique, pour que la médiation orthodoxe les aide à rentrer dans la Tradition, à comprendre l'Écriture comme une condensation de la Tradition. Et nous voici tendant la main aux orthodoxes pré-chalcédoniens pour rappeler avec eux cette Église non-occidentale, non-européenne, qui, de l'Éthiopie à l'Inde du Sud, s'est si profondément mêlée, depuis des siècles, aux vieilles cultures de l'Afrique et de l'Asie.

Voici donc précisés le champ de l'observation, la personnalité de l'observateur et déjà son expérience. Il me faut, maintenant, tenter de généraliser. Il me faut situer le christianisme, sa vision, son service, devant l'unité diverse des hommes, ses impasses et ses promesses. J'essaierai d'abord de préciser quelques éléments d'une méthode. J'insisterai ensuite sur les deux thèmes majeurs qui font la spécificité du christianisme, qui le distinguent sans compromis, et qui seuls pourtant, me semble-t-il, peuvent aider les chrétiens à "discerner les esprits" dans la situation actuelle : le thème de la divino-humanité et celui de l'Uni-Trinité.

Quelques jalons, d'abord, pour une méthode. Il ne s'agit nullement de "récupérer", dans une perspective chrétienne et comme malgré elles, les autres religions, mais de rendre les chrétiens capables :

- d'abord d'écouter, avec une attention aimante, un total respect ;
- ensuite de rendre grâces pour la profusion des dons divins, pour ce que les Pères apostoliques nommaient "les visites du Verbe" ;
- enfin de se remettre à Dieu, dans la prière et dans l'amour de l'autre, lorsqu'apparaît une incompatibilité, une limite qui semble infranchissable.

Evitons le relativisme et le syncrétisme. Certes les techniques de concentration, les cheminements ascétiques sont souvent identiques. Mais les accomplissements diffèrent : on ne peut identifier sans autre le nirvana bouddhique, où s'éteint le désir, où se dissout cet "agrégat impermanent" qu'est (ou plutôt que n'est pas) l'individu, et la déification chrétienne où l'union la plus totale au Dieu trinitaire, et justement parce qu'il est le Dieu trinitaire, n'abolit pas mais porte à l'incandescence - et donc à la transparence - la différence personnelle.

Ainsi il faut écouter, aimer et prier.

Simultanément, dans l'unification actuelle de la planète, il importe non seulement d'entendre mais d'être entendu. Les brèves définitions des Sept grands Conciles OEcuméniques ont été prises exemplairement aux confins de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Depuis, si les moines de l'Orient chrétien sont restés existentiellement proches des soufis et des sages de l'Inde - les "gymnosophistes" des Pères grecs -, la théologie chrétienne dominante s'est identifiée à la culture occidentale. Universaliser aujourd'hui le kérygme pourrait être facilité par la redécouverte de l'Orient chrétien et de ses prolongements africains et asiatiques que je mentionnais tout à l'heure. Vivre l'Evangile au coeur de l'Islam ou de l'Inde, c'est pour nous une tâche quotidienne, et certains d'entre nous commencent à la théoriser. Je pense, entre autres, pour prendre l'espace chrétien d'Antioche au sens large, au Père Youakim Moubarac et au Métropolitite Georges Khodr' ! Les chrétiens de France ont fait beaucoup dans ce domaine. Pour ne mentionner que ceux qui nous ont quittés, je nommerai le Père Monchanin, et je rendrai plus particulièrement hommage en ce lieu, non sans émotion, au grand Louis Massignon ...

Si le Christ, comme disait Nicolas de Cuse, est "l'homme-maximum", nous devons tenter de discerner sa présence là-même où il paraît absent, voire refusé, en prenant sur nous ce refus, en faisant de lui notre croix dont nous savons qu'elle sera finalement vivifiante. Car l'Esprit est partout à l'oeuvre. Il est à l'oeuvre dans l'angoisse occidentale, qui devient l'attente, le pressentiment, d'un amour plus fort que la mort. Il est à l'oeuvre dans la prière au Dieu inconnu des savants soviétiques, et dans tous ces baptêmes d'adultes, là-bas, sans que le milieu, ou la famille, leur ait appris autre chose que l'athéisme. Il n'a jamais cessé d'être à l'oeuvre dans les grandes religions prophétiques, Judaïsme et Islam, et dans les aspects proprement spirituels de leur renouveau contemporain. Je voudrais parler ici avec sérénité, et je laisse donc de côté le problème de l'expansion sioniste. A cause de ce problème, nous, chrétiens d'Antioche, nous ne pouvons pas maintenant parler avec les Juifs. Pourtant, à cause de notre sensibilité sémitique, nous aurions beaucoup à échanger. Peut-être pourrions-nous le fai-

re un jour, si la paix se rétablit dans la justice.

Nous qui vivons en terre d'Islam, il y a des textes du soufisme avec lesquels certains d'entre nous, personnellement, peuvent prier. Je pense que d'autres chrétiens pourraient dire la même chose pour certains récits hassidiques, parfois si proches de l'Evangile. La figure de Jésus se dégage peu à peu de la chrétienté close - morte aujourd'hui -, qui affrontait l'Islam les armes à la main et persécutait le Judaïsme. Une rencontre, dont les conséquences eschatologiques sont incalculables, s'ébauche entre cette figure purifiée et certains intellectuels juifs et musulmans. Le mystère de la Passion surgit dans la tragédie d'Auschwitz comme dans celle du peuple palestinien... L'Esprit travaille. Il travaille aussi les religions de l'intériorité, celles qui identifient le Soi et l'absolu. Et c'est l'essor, en Inde, de la "voie de l'amour", si bien étudiée par votre Olivier Lacombe, c'est le témoignage d'un Gandhi que l'Evangile a profondément marqué. En Extrême-Orient, c'est le développement d'un bouddhisme de la grâce, étrangement féminisé, presque marial...

Ainsi sommes-nous appelés à montrer toute la fécondité, pour une approche proprement chrétienne des religions et des cultures, de cet espace de l'Esprit que constitue la divino-humanité ! Je veux dire l'union en Christ, sans séparation ni confusion, de l'humain et du divin. Cette union fonde et aimante l'univers. Tout le devenir cosmique, toute l'histoire des hommes se déroulent à l'intérieur de la divino-humanité.

Un christianisme de la divino-humanité sera ouvert à la fois à toutes les explorations du divin et à toutes les explorations de l'humain, sans autre critère en définitive que l'union de l'un et de l'autre. Face aux Orientaux traditionnels où tout se résorbe dans le divin, il posera l'homme, et sa liberté. Face à l'Occident moderne qui croit libérer l'homme en niant toute transcendance, il posera Dieu, et son amour. A ceux qui pensent que le père doit tuer le fils, à ceux qui pensent que le fils doit tuer le père, il rappellera l'Esprit Saint qui vient du Père et repose sur le Fils pour que le Fils soit égal à son Père.

Avec les religions prophétiques, nous attesterons que seule la Loi divine humanise l'homme, l'arrache au règne des pulsions meurtrières. Tout en précisant que l'Incarnation fait de la personne un absolu, de sorte que l'éthique de la loi doit se déployer en éthique de l'amour créateur. Nous suivrons le mystique musulman dans sa fascination devant l'Inaccessible, nous suivrons le mystique hindou dans son effort d'intériorisation. Mais nous préciserons qu'au-delà de l'extinction dans l'attestation de l'Unique, qu'au-delà de la dissolution dans un océan de lumière, l'abîme se révèle abîme paternel, abîme d'amour : celui du Dieu vivant, qui porte en lui le mystère de l'Autre et veut une "fusion sans confusion" où s'exalte, pour un amour toujours renouvelé, l'altérité de la créature...

Un christianisme de la divino-humanité sera ouvert à toutes les explorations de l'humain réalisées par la modernité occidentale, mais il les empêchera de se clore et de s'idolâtrer, c'est-à-dire d'idolâtrer la mort.

Il ira plus loin que Nietzsche qui, peu avant de sombrer dans la folie, rêvait : "Au-delà de la glace, du Nord, de la mort, notre vie, notre bonheur". Il ira plus loin, parce que la résurrection du Christ brise réellement le mur "de la glace, du Nord, de la mort", parce que l'Esprit Saint triomphe réellement de l'esprit de lourdeur, nous donne la vraie légèreté, la vraie joie, un espace libéré de la médiocrité et de l'angoisse et où l'on peut être fidèle à la terre, parce que la terre est un sacrement.

Un christianisme de la divino-humanité ira plus loin que Marx, dont le génie est d'avoir tenté d'associer, dans ce qu'il appelait praxis, la philosophie, la science et l'action, et dont la pensée démasque implacablement, aujourd'hui encore, dans le Tiers Monde tant de mécanismes d'oppression. Gnose de l'immanence, pourtant : philosophie matérialiste et science scientiste font une action totalitaire. Seul le sens de la divino-humanité peut fonder une dialectique intégrale qui tienne compte aussi de la dimension spirituelle de l'homme, qui prenne l'homme dans son enracinement économique, politique, social, mais aussi dans son

exigence de jeu, de beauté, d'amour et d'adoration. L'ensemble unifié, au-delà de toute conceptualisation, de toute totalisation possible, par l'homme comme ouverture à l'autre et au mystère, par l'homme image de Dieu, sans autre définition possible que d'être indéfinissable. C'est dans cette approche post-idéologique, apophatique de l'homme que s'enracine la vraie justice.

Un christianisme de la divino-humanité ira plus loin que Freud, jusqu'à la véritable libération du désir. Car la vérité du désir c'est de contester la mort, et seule la résurrection du Christ ouvre au désir un espace infini, seule elle nous arrache à ce culte de la mort qui hante la culture occidentale. De cet éros plus fort que thanatos, la génitalité n'est plus alors qu'une expression entre d'autres, une expression bonne, mais symbolique et relative. Il s'accomplit dans l'illumination de l'agapè, dans l'amour vraiment personnel enfin possible, finalement dans l'union mystique. Et dans la participation à la paternité divine surgit une paternité sacrificielle et libératrice, qui donne l'Esprit.

Ainsi sommes-nous conduits au mystère ultime du christianisme, le plus important pour l'avenir de l'humanité : celui de l'Uni-Trinité.

Au coeur de tout, au-delà de tout, fondement et but de tout, la plénitude de l'amour. La suggérer met à mort la raison déchuë, qui ne sait qu'opposer ou confondre, la met à mort et la ressuscite pour en faire la pensée de l'amour, qui perçoit simultanément l'unité de tous et l'unicité de chacun. La "Surunité" comme dit Denys l'Aréopagite, s'accomplit en communion et devient la source de toute communion. Je voudrais citer ici "un moine de l'Eglise d'Orient", que nous avons si souvent accueilli au Liban et auquel nous devons beaucoup : "Chaque battement du coeur de Dieu, écrit-il, est un élan par lequel le Père se donne. Ces battements envoient vers nous le sang du Fils, vivifié par le Souffle de l'Esprit".

L'humanité est appelée à participer à l'existence trinitaire. A travers tous les hommes, toutes les cultures, toute l'histoire, se déploie l'"Homme unique" remembré en Christ, l'Homme unique qui est aussi le céleste Fils de l'Homme de la vision de Daniel. Simultanément l'Esprit Saint, dont les flammes se divisent à la Pentecôte, confirme le caractère non-pareil de chaque destinée, de chaque visage. Chacun est le lieu de tout et de tous. Chacun est appelé à marquer le tout, pour tous, de sa génialité propre, humble ou éclatante -, de la beauté de cette icône secrète que Dieu contemple en lui.

Unité-différence, inséparablement. Ce qui est vrai des personnes l'est aussi des cultures, des langues, des paysages extérieurs et intérieurs, des approches du mystère. Il s'agit là d'autant de dimensions des personnes, d'autant de modalités des relations qu'elles ont entre elles et avec la source divine... D'autant de langues, dispersées et opposées à Babel, rassemblées à la Pentecôte. La Pentecôte marque non seulement la consécration de chaque singularité, de chaque liberté personnelle, mais la convergence des paroles humaines dans la Parole de Dieu faite chair. La mission de l'Eglise est de servir cette convergence. Car l'Eglise n'existe pas pour elle-même, mais pour le salut du monde.

La Pentecôte a commencé le jour où l'Esprit, le Souffle de vie, descendit sur la première communauté et par elle sur l'humanité entière, rejoignant et accomplissant la "Pentecôte cosmique" des origines, quand l'Esprit planait sur les eaux. Et l'Esprit est partout à l'oeuvre, avons-nous dit. Nous croyons humblement qu'il l'est à partir de la coupe eucharistique et des hommes qui se font eux-mêmes eucharistiques. Sans oublier qu'au Golgotha le sang et l'eau jaillissant du côté transpercé de Jésus ont été recueillis par la terre, et que c'est donc la terre entière qui est alors devenue, pour tous les hommes, un immense Graal.

La Pentecôte a commencé, elle ne s'est pas achevée, elle est encore devant nous, c'est elle qui communique à l'histoire profonde des hommes "l'immobile mouvement d'amour" de la Trinité. Le cinéaste soviétique

Tarkovsky, commentant son film sur Roublev, écrit, lorsqu'il en arrive à l'icône de la Trinité : "Voici enfin la Trinité, grande, sereine, toute pénétrée d'une joie frémissante d'où jaillit la fraternité humaine. L'ouverture concrète de l'Unique en Trois et la triple union dans l'Unique offrent une perspective prodigieuse à l'avenir encore épars dans les siècles".

Le sens de la Trinité, ou plutôt de l'Uni-Trinité, est pour nous, chrétiens, la meilleure façon de comprendre la rencontre des religions et des cultures, de servir l'unification planétaire dans le respect de toute diversité. La Trinité nous délivre des idoles : l'homme n'est pas simplement la partie d'un peuple, d'une culture, d'une religion. C'est le peuple, la culture, la religion qui sont autant de dimensions de l'homme, qui font partie de son existence personnelle. Mais la personne elle-même transcende tout, son lieu est l'espace divin, l'espace trinitaire, l'espace de l'amour. L'Evangile ne détruit rien, il ouvre cet espace. Tout converge, non dans une synthèse présente, qui serait blasphématoire, - nous ne pouvons pas nous mettre à la place de Dieu, seuls les saints le peuvent, et ils se taisent -, mais dans un dynamisme eschatologique où le temps n'est plus ni linéaire ni cyclique, mais proprement liturgique. Immense liturgie du cosmos et de l'histoire, lente et prodigieuse spirale aspirée par la Parousie. Ni uniformité ni guerre, mais procession : où l'Inde, le shintoïsme, les traditions archaïques témoignent du monde comme théophanie et de l'homme comme intériorité, où le Judaïsme et l'Islam freinent par la Loi les pulsions de mort, prophétisent le Jugement et le passage dans le Royaume, où l'ascèse scientifique de l'Occident permet à l'homme de prendre l'univers dans son intelligence pour l'embellir, le spiritualiser et l'offrir, où le socialisme, s'il s'accorde à la liberté de l'esprit, devient une ébauche de communion, où le nihilisme ne peut plus se satisfaire de rien que de "l'amour fou" de Dieu pour l'homme.

Et nous, chrétiens, il nous appartient de déceler, de dessiner à travers tout cela le visage du Christ qui vient. Serviteurs inutiles, serviteurs crucifiés donc infiniment libres d'aimer...

Car le problème de la rencontre des religions et des cultures dans l'unification de la terre n'a pas d'autre solution que l'amour, non pas dans un sens relatif et sentimental, mais au sens où "Dieu est amour".